tit dans la salle, et l'entrée des demoiselles Després tombait prise d'une attaque de nerfs. Toute l'assemblée tourna les regards vers la loge : Georges aperçut le petit vieillard et l'adversaire avec lequel il devait se rencontrer, qui s'empressaient d'enlever la jeune fille.

— Henri, partons maintenant, dit d'Ertragues.

Les deux amis se levèrent.

Un homme se pencha vers Georges en saluant et lui remit un petit billet : l'ayant déplié, d'Ertragues lut : « Demain, à sept heures du matin, au tertre du Tallard, les armes à votre choix. »

— Vois, Henri, à sept heures, demain matin : lis.

— Je serai chez toi à cinq heures ; ne m'as-tu pas dit que tu couchais ce soir à Saint-Servan ?

— Oui ; je m'y rends.

— Quelles armes aimerais-tu . . . l'épée ou le pistolet ?

— Les deux : nous essayerons d'abord de l'épée : sois sûr de mon bras, de mon coup d'œil, sois sûr de mon cœur. Viens, ami.

Avant de sortir, D'Ertragues voulut jeter encore un regard sur la jeune fille de ce M. Després dont la physionomie bizarre avait pour lui quelque chose d'odieux, mais la loge était vide.

— Je ne demanderais que cela, mon Dieu ! se dit-il tout bas ; savoir le nom de cet ange !

III.

UN COEUR SOUS LA TEMPÊTE.

M. Després venait de faire monter ses deux filles dans une petite voiture attelée d'un seul cheval, qui les attendait à deux pas du théâtre : avant de monter lui-même, il eut à l'écart ce dialogue déchiqueté et quelque peu vague avec le plaisant agresseur de d'Ertragues :

— Bernardo, traitez bien cela . . .

— Je vous l'avais promis . . .

— Votre Emilie est-elle ridicule !

— Aussi, Bernardo, c'est un peu de votre faute . . . pourquoi ? . . .

— Bien, Després . . .

— Tout a-t-il été conduit à Saint-Servan ? car il faut que demain . . .

— Oui, Bernardo. Avec ce temps affreux, je suis fort contrarié de me voir forcé d'aller coucher là-bas . . .

— Il faut cependant, et je ne puis vous accompagner, moi . . . Ils sont en radé par delà le Grand-Bey, et, avec cette maudite grosse mer, je ne trouverai qu'une barque un peu solide, — et fort chère, — qui consente à me conduire à leur bord.

— Vous savez que je ne serai pas avec vous demain au Tallard, Bernardo.

— Je le sais : allez retrouver les petites, et partez de suite.

— D'ici que je ne vous revoie, je vais être dans des transes ! . . .

— Vous êtes ridicule ; je tiens mon homme . . . Bonsoir.

— Bonne nuit, Bernardo.

Ils se séparèrent. M. Després monta dans la petite voiture, qui se dirigea lentement vers la chaussée d'Aron.

Dix heures et demie venaient de sonner ; la nuit était sombre ; le vent fort, et la mer des plus hautes, — c'était un jour de grande marée : les vagues déchaînées sous une forte brise de nord-est, venaient bondir jusque sur les portes de Saint-Malo, n'offrant aux regards qui cherchaient le spectacle de cette tempête, qu'un chaos de masses noires luttant les unes contre les autres sous un ciel sinistre et ceignant le remparts de la ville d'une frange formidable de bouillons écumeux, qui allaient lécher les murs jusqu'à trente pieds de hauteur. Par rares instants, une lune brumeuse faisait glisser quelques rayons ternes à travers les déchirures de grands nuages fort bas, qui roulaient dans le ciel leurs torrents éplorés chassés sous le souffle de la tempête. Cela s'était fait tout à coup ; aussi les habitants de Saint-Servan que le plaisir du spectacle avait conduits à Saint-Malo, s'avouaient, dans la salle du théâtre, en attendant le vaudeville, qu'il leur fallait chercher un gîte près des Malouins, sous peine de faire leurs deux lieues à pied, en prenant la chaussée d'Aron, et gagnant ainsi la terre ferme en lignes brisées.

D'Ertragues, qui s'était permis d'avoir une chambre à Saint-Malo et un logement à Saint-Servan, rentrait à son hôtel, jetait sur un fauteuil sa mise de dandy, et s'assublait d'un bon gros costume, fort résistant, semblable à celui d'un marin, moins un manteau dont la coupe originale rapprochait du crispin est espagnol. Il voulait aller à Saint-Servan, car là se trouvaient ses armes et certains papiers vis-à-vis